

bien d'autres. Aussi, je crois que le Gouvernement devrait encourager les clôtures dans les Départemens de l'Est, et exempter d'impôts pendant un certain nombre d'années tous les champs que l'on entourerait, soit de doubles fossés, soit d'un fossé simple garni d'une haie infranchissable au meilleur cheval.

D'ailleurs ces Mûriers n'alimenteraient-ils pas nos manufactures qui, chaque année, versent à l'Étranger plus de 30 millions pour la soie brute que nous pourrions produire nous-mêmes?

COMPTE D'UNE MAGNANERIE.

A la fin de l'été de 1835, j'ai été avec M. DESJOBERT, Élève de M. de Dombasle, et maintenant Député de la Seine-Inférieure, visiter la Magnanerie de MM. BEAUVAIS, aux Bergeries de Senars, près de Paris. Voici le compte de dépense et de produit débattu et fixé par les Élèves, et en regard celui évalué par M. Camille Beauvais.

Fabrication de 100 onces de graine.

1 once de graine de vers à soie consomme 2,000 livres de feuille (1).

Selon les Élèves, 1 hectare de mûriers produit 20,000 livres de feuilles; ainsi, pour 100 onces de graine il faudra 10 hectares de mûriers.

Selon M. Camille Beauvais, 1 hectare produit 30,000 livres de feuilles; ainsi, pour 100 onces de graine il ne faudra que 7 hectares, 66 ares.

(1) M. Loiseleur Deslongchamps dit 1,500 livres.

ESTIMATION DES ÉLÈVES.

ESTIMATION DE M. C. BEAUVAIS.

PREMIÈRE ANNÉE.

| | | |
|---|------------------|----------------------------------|
| Location de 1 hectare de terre | 60 fr. | 60 fr. |
| Défoncement à la main à 24 et 30 pouces (1). | 400 | 400 |
| Plantation à 10 pieds carrés, greffe et mise en place de 1,000 arbres à 50 cent | 500 | 500 |
| 1/2 fumure | 150 | N'est pas nécessaire 0 |
| 3 binages à la houe à cheval, avec le tour des arbres à la main | 60 | 60 |
| Taille et soins divers | 100 | 25 |
| Remplacement d'arbres manqués | 25 | 25 |
| | <u>1,295 fr.</u> | <u>1,070 fr.</u> |

DEUXIÈME ANNÉE.

| | | | |
|---|------------------|-----------------------|----|
| Intérêts sur 1,295 fr | 65 fr. | Sur 1,070 fr. | 54 |
| Location, taille, binages comme ci-dessus | 245 | 150 | |
| | <u>1,605 fr.</u> | <u>1,274 fr.</u> | |

TROISIÈME ANNÉE.

| | | | |
|---|------------------|-----------------------|----|
| Intérêts sur 1,605 fr | 80 | Sur 1,274 fr. | 63 |
| Frais comme ci-dessus | 245 | 150 | |
| Total avant la 4 ^e feuille | <u>1,930 fr.</u> | <u>1,487 fr.</u> | |

(1) Le défoncement à 24 pouces fait avec la charrue, n'a coûté à M. Felleberg que 225 fr. l'hectare.

| ESTIMATION DES ÉLÈVES. | | ESTIMATION DE M. C. BEAUVAIS. | |
|---|-----------|-------------------------------|-----------|
| Chaque année intérêt sur 1,930 fr. | 400 | Sur 1,487 fr. | 80 |
| Amortissement. | 400 | | 100 |
| | <hr/> 200 | | <hr/> 180 |
| 3 binages à la houe à cheval, et le tour des arbres à la main | 400 | | 400 |
| Taille, ébourgeonnage, etc. | 400 | Payé par le bois retranché | 0 |
| 1/4 de fumure. | 75 | | 75 |
| Loyer de la terre. | 60 | | 60 |
| Dépenses imprévues. | 15 | | 15 |
| | <hr/> 550 | | <hr/> 430 |

Produit de 1 hectare pendant 20 ans, à partir de la 4^e feuille, année moyenne, 25,000 livres de feuilles, dont 5,000 à déduire pour chances, gelées, etc.; reste 20,000 livres, et pour 10 hectares, 200,000 livres, ou 200 quintaux qui coûtent par le compte ci-dessus le quintal. 2 fr. 75c. Cueillette et transport . . 0 50 Frais imprévus. 0 25

Le quintal ou cent pesant coûtera 3 fr. 50c.

M. Beauvais a récolté, en sauvage, 20,000 livres sur 40 ares. Paul (son greffeur) prétend qu'un arbre bien venu, à 7 ou 8 ans, doit donner 40 livres de feuilles, donc 1 hectare donnerait 40,000. On peut calculer sur 30,000 livres, et 10 hectares 300,000 ou 300 quintaux. D'après le compte ci-dessus le quintal coûtera. 1 fr. 50 c. Cueillette, transport et frais 0 75

. 2 fr. 25c.

Fabrication de 100 onces de graine.

| | | | |
|---|-----------|-----------|-----------|
| Intérêt ou location du bâtiment | 1,000 fr. | | 1,000 fr. |
| Intérêt du mobilier | 500 | | 500 |
| Assurances et contributions. | 400 | | 400 |
| Changemens et entretien. | 500 | | 500 |
| Magnanière en chef. | 500 | | 1,000 |

| ESTIMATION DES ÉLÈVES. | | ESTIMATION DE M. C. BEAUVAIS. | |
|--|------------|--|-----------|
| Chauffage, éclairage, papier | 200 | | 500 |
| Frais généraux | 2,800 | | 5,900 |
| Main-d'œuvre intérieure. | 1,000 | | 1,200 |
| 200 quint. de feuilles à 3 fr. 50 c. | 7,000 | 200 quint. de feuilles à 2 fr. 25 c. | 4,500 |
| Dépense | 10,800 fr. | Dépense | 9,600 fr. |

PRODUIT.

10,000 livres de cocons coûtent 1 fr. 75c. = 17,500 fr.; 12 livres de cocons donnent 1 liv. de soie, à 25 fr. et en déduisant 4 fr. par livre pour frais de filature reste 21 fr. Les 10,000 livres de cocons donneront 833 livres de soie, à 24 fr. fait. . . . 17,472

Déduisant les frais. . . . 10,800

Bénéfice 6,672 fr.

Si on vend à 30 fr. le bénéfice sera de. . . . 10,700

Et si on a élevé des cocons blancs, à 50 fr. la livre, le bénéfice sera de. . . 30,850 fr.

produit par 10 hectares

Pour élever 100 onces de graine il faut 200 quint. de feuille au prix ci-dessus de 2 fr. 25 = 4,500 fr. Les 200 quint. de feuille produiront 12,000 livres de cocons, qui, à 12 pour 1 livre de soie feront 1,000 livres de soie qui, à 25 fr. la livre fait. . 25,000 fr.

A déduire pour filature à 4 fr. la livre. 4,000

Il reste 21,000 fr.

En déduisant les frais ci-dessus de. 9,600

Bénéfice 11,400

Si on a élevé des cocons blanc dont la livre de soie se vend 50 fr., le bénéfice sera de. 36,400 fr.

Dans le midi de la France, l'once d'œufs en graine donne 45 livres de cocons, quoique consommant 2,000 livres de feuilles. D'après cela les 44,000 œufs compris dans 1 once ne produisent que de 10,000 à 12,000 cocons. Dans le Piémont et en Italie, on compte sur 47 livres de cocons par once de graine. Aux bergeries de Senars, MM. Beauvais ont récolté successivement par once, 67 livres. — 72 — 82 — 92 — 104 — et enfin en 1835 — 137 livres, ce qui ne s'était pas encore vu en fabrique.

10,000 livres de cocons à 12 livres pour 1 livre de soie = 833 livres à 24 fr. = 17,493 fr. à 26 fr. = 21,658 fr. à 34 fr. = 25,823 fr.

10,000 livres de cocons à 14 livres pour 1 livre de soie = 909 livres à 24 fr. = 19,089 fr. à 26 fr. = 23,624 fr. à 34 fr. = 28,179 fr.

10,000 livres de cocons à 10 livres pour 1 livre de soie = 1,000 livres à 24 fr. = 24,000 fr. à 26 fr. = 26,000 fr. à 34 fr. = 34,000 fr.

Le bénéfice *le moindre* en prenant 100 livres de cocons par once de graine, et 12 livres de cocons pour 1 livre de soie, la soie à 24 fr. = . . . 17,493 fr.

A ajouter, pour résidus de soie, bourre etc. 1,507

49,000

A déduire pour frais. 14,000

Il reste en bénéfice *le moindre*. 8,000

Le Bénéfice *le plus fort* en rendement de 125 livres de cocons par once, et

1 livre de soie pour 10 livres de cocons, la livre de soie à 24 fr. = . . . 38,750 fr.

Plus pour les résidus, comme ci-dessus. 1,507

40,257 fr.

A déduire pour frais, comme ci-dessus. 14,000

Le Bénéfice *le plus fort* sera de. 29,257

Le Bénéfice *le moindre* de. 8,000

Et le bénéfice *en moyenne* de. 18,628 fr.

Soit 1,862 francs nets par hectare.

Nota. M. Paul, greffeur de M. M. Beauvais, prétend qu'en taillant tous les ans, les arbres donnent plus : en alternant, l'année qui suit le repos est plus productive, mais les suivantes le sont moins.

1 tourneuse, et 1 fileuse filant à 5 cocons, font 5 livres de soie par semaine.

idem à 6 *id.* font 6 *id.* *id.*

idem à 7 *id.* font 7 *id.* *id.*

idem à 8 *id.* font 8 *id.* *id.*

Selon Dandolo, page 75, 1 once = 576 grains : 68 œufs les meilleurs pèsent 1 grain, et 70 œufs inférieurs pèsent aussi 1 grain. Ainsi à 69 œufs par grain, 1 once contiendra 46,644 œufs. Mais un ver éclos pèse un peu moins que l'œuf dont il sort ; ainsi il faut pour peser 1 once 54,526 vers ne faisant que d'éclore.

360 bons cocons pèsent 1 livre $\frac{1}{2}$ (de Toscane), ainsi si on ne perdait

pas un seul ver, 1 once de graine produirait 194 livres de cocons ; donc, à 12 livres de cocons pour 1 livre de soie, 1 once de graine donnera 16 livres $\frac{1}{2}$ de soie.

Page 247. 24 livres de feuilles produisent 1 livre $\frac{1}{2}$ de cocons.

Page 249. La feuille de mûrier sauvage produit plus de soie que celui greffé.

Page 250. Les jeunes vers des premiers âges mangent plus volontiers les feuilles du mûrier sauvage. Ordinairement le même mûrier porte des fleurs mâles et femelles, cependant on trouve assez souvent des mûriers sauvages qui ne portent que des fleurs mâles, et par conséquent qui ne produisent point de fruit. »

D'après ces deux observations de M. Dandolo, je crois qu'il faudrait chercher dans les mûriers sauvages celui qui, ne produisant que des fleurs mâles, aurait les feuilles les plus larges et non découpées, et en greffer d'autres sauvages à feuilles déchiquetées, qui produiraient les greffes nécessaires pour greffer un sixième, ou même un quart, de la pépinière pour les vers des premiers âges. Comme les mûriers nains sont plus hâtifs que ceux en plein vent, ce serait sur les mûriers de ma double haie, ou sur des mûriers en buisson que l'on emploierait ces greffes.

Les arbres du verger seraient greffés à 18 pouces (0^m,48) de terre avec des mûriers blanc, ou mieux avec la variété du Liban que l'on trouve chez MM. Beauvais. On les élèverait en gobelets.

Mais il ne suffit pas de planter un verger de mûriers, il faut de plus les cultiver si l'on veut qu'ils soient productifs.

La première chose est de fixer la distance que l'on veut mettre entre les arbres. Aux Bergeries de Senars, les tiges et demi-tiges sont plantés à 12 pieds (3^m,90) de distance, en tous sens. Pour les mûriers nains, et ceux taillés en gobelet, peut-être que 10 pieds (3^m,24) et même 9 pied (3^m,0) suffiraient. C'est ce que je ne puis pas décider. Je sais que l'on a plutôt le défaut de planter trop près, que trop éloigné, et quand les arbres ont acquis leur croissance, on voudrait avoir augmenté leur écartement. Mais quelle que soit la distance qu'on adoptera, il faudra défoncer le terrain si l'on veut qu'une plantation quelconque puisse prospérer. On prendra ensuite les précautions nécessaires pour arracher le plant, et pour le mettre en place, sans manquer d'arroser, lorsque les racines sont bien couvertes de terre, et avant que la fosse ne soit comblée, car, alors, l'eau serait absorbée par la terre *de dessus*, et celle de dessous, qui se trouve entre les racines, et qu'il est essentiel de réduire en bouillie, pour la faire toucher partout aux racines,

et y adhérer ainsi qu'au chevelu, ne pourrait plus être assez mouillée, à moins d'une très-grande quantité d'eau que l'on est ordinairement très-peu disposé à prodiguer. C'est après l'arrosage que l'on comblera la fosse, et que l'on piétinera la terre.

Il faudra disposer les arbres, non pas en quinconce, mais en carré, comme le montre la fig. 2 de la Pl. 24, parce que ce n'est que de cette manière que la charrue peut passer aisément en long et en travers.

Après que les arbres sont plantés, il faut chercher à maintenir autour d'eux la terre dans le bon état où elle se trouve. A cet effet, il faut l'ombrager dans un carré de 3 à 4 pieds (1^m,0 à 1^m,30) de diamètre, comme le montre la fig. 2, avec le fumier que les élèves de M. Beauvais ont porté en dépense pour une demi-fumure, mais que M. Camille a jugée inutile. Je pense comme lui, quant à l'enfourir en plantant les arbres, mais le mettre *sur la terre en couverture* est bien différent. Il opère alors comme ce fumier pailleux et court dont on recouvre les plate-bandes des jardins. Cette couverture empêche le soleil de dessécher la terre, les fortes pluies de la tasser et de la plomber, et les herbes de croître. Dessous une couverture pareille, la terre est toujours meuble et humide. Si l'on n'a pas de fumier, ce qui n'est que trop souvent le cas, on peut le remplacer par de la bruyère, de la fougère, des joncs, des feuilles d'arbres, de la mousse que l'on maintiendra par quelques pierres. Des pierres plates mêmes pourront servir; mais il vaut mieux des substances végétales qui finissent par se décomposer et tournent en terreau. C'est chez M. BOURDON, à Éguisy, près Compiègne, que j'ai vu la différence de croissance entre des pommiers dont le pourtour avait été ainsi recouvert avec un lit de paille, et ceux qui, plantés le même jour, dans de la terre meilleure, avaient été laissés, à l'ordinaire, au soleil et à la pluie. M. Bourdon entoure en outre le corps de ses pommiers avec de la paille *debout*, qu'il maintient avec trois liens d'osier. On voit la différence qu'il y a entre les arbres ainsi *habillés*, et ceux que, pour point de comparaison, il a laissés de place à autre sans le faire.

On cherche toujours à tirer parti du terrain d'une jeune plantation en y mettant des pommes de terre et autres légumes, mais qui ne viennent qu'aux dépens de la fécondité de la terre et de la croissance *future* de la plantation. D'ailleurs la culture de ces légumes n'est souvent pas suffisamment soignée; mais surtout elle laisse le sol trop à découvert, ce qui, dans les années sèches, facilite trop l'évaporation de l'humidité si favorable au jeune plant. Aussi, pour remédier à tout cela, voici ce que je recommanderai.

Aussitôt la plantation de Mûriers achevée, ce qui doit être de bonne heure

au printemps, je passe en long, et ensuite en travers mon Cultivateur à cinq socs, qui amenblit bien la terre piétinée par les planteurs. Au défaut du Cultivateur on peut employer une très-forte herse à dents de fer, que l'on chargera d'un poids additionnel. Je sème de l'avoine, que mon dessein n'est pas de récolter; mais quand elle va entrer en fleur, je l'enterre par un coup de charrue qui détruit en même temps toutes les mauvaises herbes avant que leurs semences ne soient mûres. Je sème immédiatement du sarrazin, que j'enterre pareillement quand il entre en fleur et j'y sème du seigle. Les mauvaises herbes n'ont pas eu également le temps de mûrir leurs graines lorsqu'elles sont enterrées avec le sarrazin. L'année suivante et les années subséquentes, j'enterre le seigle quand il va fleurir, je sème immédiatement du sarrazin, et j'en fais de même pour ce sarrazin que je remplace de suite par du seigle. Ainsi tous les ans, avec deux coups de charrue et deux hersages pour enterrer les semences de seigle et de sarrazin, je détruis les mauvaises herbes, et j'enterre deux récoltes vertes qui équivalent à peu près à une bonne fumure, qui, rendue sur place, ne coûte que le prix de la semence de seigle et de sarrazin. Excepté les quelques jours qui précèdent la levée du sarrazin, ma terre est toujours ombragée.

Avant d'enterrer le seigle, j'en coupe ce qui est nécessaire pour maintenir l'épaisseur convenable de la couverture qui entoure les Mûriers. Ces carrés de couverture ont aussi l'avantage d'empêcher la charrue d'approcher les arbres de plus de 18 pouces (0^m,48), et par conséquent de les écorcher. Il est vrai que l'on ne récoltera pas quelques légumes, dont la culture serait assez coûteuse, mais le produit du mûrier est assez riche pour indemniser de cette perte, et pour lui sacrifier quelques avances.

Je crois que c'est là la manière dont on devrait cultiver les vergers et les bois que l'on plante.

Le plus grand obstacle, et je pourrais dire le seul, qui s'oppose à la culture de la soie dans le milieu de la France, provient des gelées tardives du printemps qui gèlent les bourgeons et les feuilles qui viennent d'éclorre. Le mûrier est à peu près aussi sensible à la gelée que la vigne. C'est pourquoi si j'avais le choix de l'exposition d'une plantation de mûriers, je choisirais une pente exposée *au Nord*, et en voici la raison. D'abord la végétation y est retardée d'environ 15 jours, un peu plus un peu moins; 2° les vents du Nord et du Nord-Est, qui amènent la gelée, agitent les arbres et sèchent les feuilles et les bourgeons. Moins il y a d'humidité, moins il y a de gelée; un linge bien sec ne se raidit pas par la gelée, et dans le fait n'est pas gelé, tandis qu'un linge mouillé devient raide comme une planche. 3° Les premiers rayons du

soleil qui, le matin, frappent les arbres gelés, font le plus grand mal. A l'exposition du Nord les rayons donnent plus tard, et moins d'aplomb; aussi j'ai éprouvé que les vignes, que j'avais en plein midi, étaient souvent gelées, tandis qu'une vigne que j'avais au Levant, et qui recevait en plein le vent Nord-Est, ne l'était pas. 4° Les terrains situés au Nord sont moins desséchés que ceux au Midi; aussi dans les collines situées dans les bois, on remarque que les arbres viennent plus grands, et ont un feuillage plus épais au Nord qu'au Midi. On m'objectera que les fruits sont moins bons au Nord, et que par conséquent, la feuille du mûrier doit y être moins substantielle. Je ne dis pas non; mais le point le plus important est d'avoir cette feuille, et d'être exposé aux gelées tardives le moins possible.

M. le Colonel *Armandi* m'a dit que lorsqu'on n'étêtait le mûrier que lorsqu'on le transplantait à demeure, alors la sève étant arrêtée, la blessure ne pouvait pas se guérir et se cicatriser; qu'en haut de la tige il y avait un bout plus ou moins long, qui se desséchait, et qui demandait à être recépé l'année suivante; c'est pour cela me dit-il, qu'il valait mieux étêter le mûrier à la hauteur où l'on voulait lui faire jeter ses branches, dans la pépinière au printemps qui précède la transplantation, et recouvrir la place avec de l'onguent de Saint-Fiacre, ou quelque autre composition: qu'alors l'arbre poussait autour de la plaie un nombre de bourgeons dont il ne fallait conserver que trois formant un triangle, et ensuite avoir soin d'abattre les bourgeons qui poussaient sur la partie supérieure des trois branches, pour ne conserver que les bourgeons de la partie inférieure, parce que les bourgeons supérieurs se seraient élevés *perpendiculairement*, tandis qu'il faut les maintenir *horizontaux*, ou au moins *inclinés*. Les trois nouvelles branches recouvrent en peu de temps la plaie, et il ne se forme pas de chancre dans cette partie, ce qui n'arrive que trop souvent aux arbres que l'on étête au moment de les mettre en place.

J'ai trouvé ces observations justes, et je les consigne ici avec plaisir.

Il est facile de chauffer un local, mais il ne l'est pas d'en abaisser la température pendant les grandes chaleurs de l'été. Le plan que M. D'ARCET a donné à MM. *Beauvais*, de le faire au moyen de la glace est excellent, quand on peut avoir de la glace, ce qui n'est pas toujours facile dans le midi de la France. C'est pour MM. *Beauvais* que j'ai fait le plan de ma glacière. Avant cela j'avais proposé à ces Messieurs d'abord le tuyau à soupape *a, b*, de mon étable, fig. 3, Pl. 23, ensuite d'avoir un large puits creusé dessous, ou à côté de la magnanerie, et au moyen d'un tuyau fait avec 4 planches d'aspirer par un ventilateur, fait comme celui d'un tarrare, l'air froid du puits,

et de le chasser dans *le bas* de la magnanerie; alors l'air supérieur, qui est plus chaud, monte et s'échappe par le tuyau à soupape *a, b*, qui déborde le toit. Je leur ai proposé aussi de faire arriver l'eau de leur puits jusqu'à la magnanerie, et là, au moyen d'une seconde pompe, de l'élever au premier étage où est la magnanerie, et de l'y faire couler dans des conduits peu profonds faits avec une planche pour le fond, et deux lattes pour les côtés. Il y aurait 5 ou 4 de ces conduits qui longeraient la magnanerie. L'eau du puits, qui est toujours plus froide que l'air quand il a besoin d'être rafraîchi, absorberait la chaleur surabondante de la magnanerie, et en abaisserait suffisamment la température. On ne doit pas craindre pour les vers à soie l'humidité de ce courant d'eau fraîche, car, lorsqu'on l'emploie, c'est quand la température est très-chaude et très-sèche; aussi je crois que cette humidité ne sera alors qu'avantageuse. C'est un essai important à faire. La journée d'un homme employé à pomper continuellement, pendant ces jours d'extrême chaleur, serait peu de chose en comparaison des avantages qui doivent en résulter. D'ailleurs cette eau n'est pas perdue; elle n'en est que meilleure pour la boisson des bestiaux, ayant perdu sa crudité. M. *Beauvais* m'a fait une objection difficile à résoudre, c'est que son puits tarissait lors de ces grandes chaleurs.

Mais en supposant que l'expérience prouve que cette humidité est nuisible pour les vers, on peut y remédier aisément, mais avec quelque dépense; c'est de ne pas faire couler l'eau dans des conduits *découverts*, mais de la faire passer dans un certain nombre de tuyaux de 1 pouce $\frac{1}{2}$ (0^m,04) de diamètre, faits avec des feuilles de cuivre les plus minces. Les mêmes tuyaux remplis, pendant les froids, d'eau chauffée par l'appareil *Bonnemain*, fig. 5 et 7, Pl. 29, remplacerait le calorifère de M. *D'Arcet* pour chauffer la magnanerie; ainsi les mêmes tuyaux peuvent entretenir dans la magnanerie une température à peu près constante, qui dépendra de celle de l'eau qu'ils recevront.

Jamais on n'éprouve une chaleur trop forte dans un bois élevé, ou sous un grand massif d'arbres. Pourquoi donc, dans le midi de la France, ne pas construire la magnanerie, quand on le pourra, à l'ombrage d'une futaie, où au moins l'entourer de grands arbres?

On a déjà employé avec succès la chaleur uniforme d'une source thermale pour l'incubation artificielle des poulets, je crois à Vichi et à Chaudes-Aigues, mais je suis surpris qu'on ne l'emploie pas plus généralement à cet usage, ainsi que pour les serres, les étuves, et même pour chauffer les appartemens lorsqu'on est assez heureux pour avoir de ces sources chaudes. Les tuyaux de l'appareil *Bonnemain*, Pl. 21 sont excellents pour cela.

Une Magnanerie qui aurait ma Glacière et l'Incubation artificielle des

poulets, pourrait conserver les œufs des vers à soie, dans la galerie de la glacière, pour la première, une seconde, et même une troisième éducation : on les ferait éclore dans l'étuve, ou de la manière accoutumée.

Dans un mémoire de 1826, à la page 10, M. *Bonafous* dit qu'ayant essayé de nourrir les vers nouvellement éclos avec les feuilles d'une grande variété d'arbres et de plantes, il n'a trouvé que la feuille de la Caméline (*Myagrum sativum*) qui ait pu les faire vivre pendant 16 jours, après quoi ils ont péri; mais ceux auxquels il a donné de la feuille de Mûrier ont fait leurs cocons.

Il faudrait donc avoir tous les ans un champ de Caméline pour obvier aux gelées tardives.

On avait aussi parlé de la feuille de Scorsonère, mais des expériences postérieures ne lui ont été rien moins que favorables.

Dans l'été de 1833, j'ai vu à Lyon la Magnanerie de M. *Poidebart*, qui avait une petite machine à vapeur pour faire marcher ses moulins à dévider les cocons. La vapeur servait également à chauffer, au degré voulu, l'eau très-chaude dans laquelle nagent les cocons que l'on dévide. Pour servir ces moulins, M. *Poidebart* avait une vingtaine de filles qu'il m'a dit être de Condrieux, où j'ai également été quelques jours après. Je crois qu'un propriétaire qui, dans le nord de la France, voudrait entreprendre une magnanerie, pourrait faire venir de Condrieux une de ces dévideuses, à laquelle il donnerait de bons gages, et qu'il garderait chez lui comme servante. Au printemps elle élèverait les vers, et ensuite en déviderait la soie. Elle formerait des élèves des filles du pays. Il est bien entendu qu'il faudrait aussi faire revenir de Lyon le métier à dévider de M. *Poidebard* auquel ces filles sont habituées, et qui est ce qu'il y a de mieux. M. *Poidebard* est un ami de MM. *Beauvais*. Il a obtenu la décoration de la Légion-d'Honneur pour avoir rapporté d'Asie l'excellente variété du Mûrier du Liban, avoir répandu la variété de vers à cocons blanc, qui existaient, mais ignorés chez quelques cultivateurs des Cévennes, et enfin pour la qualité supérieure de la soie qu'il a produite. Peut-être qu'en en faisant la demande à M. le Maire de Condrieux, il aurait l'obligeance d'envoyer une bonne dévideuse.

MA MÉTHODE DE FAIRE LE VIN,

ET MON PRESSEUR, PL. 50 ET 31.

J'avais, dans ma propriété de Valcourt, près de Toul, 3 hectares 60 ares de vignes que je faisais cultiver par des ouvriers pris à la journée. J'ai planté à la charrue et en lignes, en 1819 et 1820, 1 hectare 32 ares de ces vignes que j'ai cultivées pendant trois ans avec la charrue et la houe-à-cheval. Il m'eût été avantageux d'avoir fait, avant cette époque, le voyage que j'ai fait depuis dans les plaines du Médoc, exprès pour y voir la méthode selon laquelle on cultive la vigne à la charrue. C'est au château de Beychevelle que j'ai fait la connaissance de M. A. JOUBERT, qui dirigeait cette superbe propriété, et qui a eu la complaisance de m'expliquer sur place cette culture. Depuis, en 1833, M. *Joubert* a fait, sur la culture du Médoc un excellent Mémoire qui a été couronné par l'Académie de Bordeaux : on peut se procurer ce Mémoire chez lui, place de la Bourse, à Paris, au dépôt des vins de MM. *Barton* et *Guestier*, de Bordeaux.

Dans ma réponse aux questions adressées aux Membres correspondans du Conseil d'Agriculture près le Ministère de l'Intérieur, par sa circulaire du 30 avril 1820, j'ai envoyé le plan et la description des cylindres pour écraser les raisins, qu'à mon retour en France, en 1814, j'ai trouvés employés par plusieurs propriétaires de vignes du département de la Meurthe : je regrette de ne pas connaître le nom de l'inventeur (1). Dans la même réponse, j'ai envoyé les plans de plusieurs instrumens d'agriculture que j'employais sur ma propriété près de Toul, et le Ministre de l'Intérieur m'a répondu, le 26 janvier 1821, que M. le Comte DE LASTEYRIE se proposait d'insérer

(1) J'ai lu depuis dans la Décade philosophique, n° 48, page 330, que l'inventeur était M. *Lavoyepierre*, Américain, qui employait « deux rouleaux en bois, sur lesquels règne une cannelure, dont les rayons disposés obliquement, ont 2 pouces de large, sur 2 lignes de profondeur. Deux manivelles, placées en sens opposés, les font mouvoir. » Mais une seule manivelle, et les deux petites roues, qui donnent au deuxième cylindre un mouvement accéléré, sont beaucoup plus commodes, l'homme de la deuxième manivelle étant souvent difficile à placer. D'ailleurs un seul homme suffit puisqu'il n'a pas besoin d'employer toute sa force.